

leurs ressources. Et on veut leur en faire un crime.

Allons donc !

On croit pouvoir reprocher à ces jeunes gens, fiers de donner libre cours à leur sève joyeuse, d'accepter la petite réduction de prix que leur concède l'administration de l'Opéra Français.

Voilà qui serait trop fort, et ces messieurs les moralistes en chambre nous la baillent belle.

L'Opéra Français est d'ailleurs à peu près le seul endroit de Montréal, actuellement, où l'on parle le français correctement, et ne serait-ce qu'à ce point de vue, il serait très naturel d'encourager au contraire la jeunesse universitaire à le suivre assidument.

D'un autre côté, l'Opéra Français est un lieu de bonne compagnie, fréquenté par la bonne société où les étudiants sont encore sous l'œil de leurs professeurs et souvent de leurs parents, ce qui vaut beaucoup mieux que les petites noces clandestines et abrutissantes dans quelque vilaine chambre du quatrième étage.

Enfin, nous ne croyons pas à l'immoralité des pièces représentées. Tout le théâtre ne vit que de fiction, c'est le monde vu à la lorgnette, c'est-à-dire en grossissant, tous ces criards et les plaignards nous rappellent assez ce cher Tartuffe faisant cacher le corsage de Marianne offusqué, prétend-il, par ses rondeurs appétissantes.

Les gens de la *Croix* ont l'air bien offusqués en public ; le sont-ils tant dans l'intimité ?

Pour nous résumer nous dirons ceci : Les étudiants ont été injustement attaqués ; ils n'étaient pas traités comme ils devaient l'être par ceux qui se sont attribués la charge de subvenir à leurs besoins moraux ; et ils se sont affranchis d'une tutelle trop négligée et dont les droits sont presque volontairement forfaits.

Enfin et par-dessus tout l'Opéra Français est un endroit convenable, instructif, où nous menons nous-mêmes nos femmes et nos enfants ; par conséquent où peuvent parfaitement aller de grands garçons comme les étudiants de droit et de médecine de Laval.

Pour notre part, nous les encourageons forte-

ment à mépriser les insultes des marmousets de la *Croix* et à profiter largement de la présence du théâtre français pour se perfectionner dans cette belle langue et s'initier à des idées moins racornies que celles de notre vertueux confrère.

DUROC.

## L'AUTEUR DE L'ABBE CONSTANTIN ET DE LA BELLE HELENE

M. Ludovic Halévy a été l'homme le plus adroit de son temps, ce temps qui est bien passé, et il demeure désormais inactif, comme le modèle des auteurs complaisants.

Il a eu, et sans doute le portait-il en naissant, le sens du public, et il fut un de ces heureux que le souci de l'art tourmenta moins que le désir de plaire. Il n'a jamais cherché à imposer ses goûts à la foule, mais il a au contraire prévenu constamment ses besoins. Il a eu un certain génie d'auscultation. Comme il savait habilement interroger le troupeau qu'il avait résolu de paître, il pouvait à coup sûr déterminer la nourriture qui agréait à ses ouailles.

Il fut quelque chose comme un cuisinier réfléchi et bien pensant, et tous ceux qui s'assirent aux diverses tables qu'il servit n'y goûtèrent jamais que les mets qui convenaient à leurs estomacs.

Lorsqu'il devint de bon ton d'être irrespectueux, sous l'Empire, M. Halévy mena les dieux de l'Olympe au bal public. Il caressa d'une main légère la barbe de Jupiter, tutoya Vénus et tenta de consoler Vulcain. Il fit descendre les héros de leur piédestal, fit fraterniser Achille avec le général Bonaparte et Héïène avec la Grande-duchesse.

Mais quand, après la fête finie, on rentra les quinquets qui illuminaient Mlle Schneider, la muse de M. Halévy devint plus sévère. Il apparut comme un modeste historiographe de l'invasion, célébra d'un ton ému la gloire militaire, l'héroïque malheur des vaincus et, quand les douleurs furent un peu mûries, il revint